

Prologues

Il me faut une journée pour faire l'histoire d'une seconde...¹

Premier prologue par Thomas Stehlin

C'est ainsi, les manuels d'histoire sont les meilleurs garants de la survie d'un événement dans la mémoire d'un peuple instruit. Pourtant nombre de lycéens de ma génération ont fait l'impasse sur le chapitre « Mai 68 » de leur manuel, au moment des révisions consacrées au baccalauréat, en calculant le peu de chance qu'il y aurait à devoir en parler à un examinateur. C'est au premier mouvement social dans les lycées et les universités de France que mai 68 revient sur les lèvres des étudiants et dans les mémoires de ceux qui sont en face. Pour le lycéen que j'étais lors des grèves anti-CPE² ou sur la L.R.U³, j'y voyais une brèche ouverte sur une infinité de possibles qu'il m'était facile de transposer à ces petits matins où se lever pour mettre trois barrières de chantier devant les portes du lycée Alphonse Daudet à Nîmes était la promesse d'un grand soir imminent à la Bastille.

J'avais choisi mon camp sans me l'expliquer. À ce stade, le choix était simple. Il s'agissait de tenir le boulevard. L'histoire de cette révolte n'appartient toutefois ni à la génération de nos parents ni à celle de nos grands-parents pour mes camarades et moi. Nous ne pouvons que la lire dans les textes qui en témoignent et nous reconnaître dans les photographies qui présentent ces visages jeunes dont le regard semble tendu vers l'histoire en train de se faire. Mes propres dessins sont faits d'après ces photographies. Pour accompagner ou soutenir le travail de

¹ Jean-Luc Godard, *Histoire(s) du cinéma*, Paris, Gallimard-Gaumont, 1998, tome 4, p. 276.

² Contrat Première Embauche, l'une des mesures de la « la loi pour l'égalité des chances », précarisant gravement l'emploi des jeunes, présentée par Dominique de Villepin, premier ministre du président Chirac, et adoptée par le Parlement français le 31 mars 2006. Elle entraîne, au cours des mois de février, mars et avril 2006, un très important mouvement étudiant et lycéen, soutenu par les partis politiques de gauche et par la plupart des syndicats. Elle est finalement retirée.

³ Loi relative aux libertés et responsabilités des universités (dite loi LRU ou loi Pécresse), adoptée sous le deuxième gouvernement Fillon.

mémoire de Jacques Guilhaumou, le choix d'une technique de dessin rudimentaire m'a semblé le meilleur moyen de rendre justice au discours énoncé. La monochromie offre en effet l'avantage de laisser l'imaginaire y mettre les couleurs, et laisse penser qu'il s'agit ici d'images prises sur le vif, comme aurait pu le faire, sur un morceau de papier, un dessinateur témoin de l'événement. Dans la chaleur d'une lampe de bureau, j'ai ainsi pu m'appliquer à dessiner un portrait de l'évènement à la fois le plus fidèle possible mais dont il serait absurde de nier la part de subjectivité, présente dans le trait.

Sur ces images, les corps sont chaudement vêtus en ce mois de mai plutôt froid pour la saison. Seuls les casques, sur la tête des étudiants propriétaires d'un cyclomoteur, et les jambes des filles sous des jupes à hauteur des genoux, viennent rehausser les couleurs de la masse informe des longs manteaux sombres. Pourtant, ce sont les couleurs de la vie que ces photos en noir et blanc respirent. Il suffit de capter le regard des hommes et des femmes présents dans les scènes immortalisées pour entrevoir l'énergie qui les anime. Celle que la voix d'un camarade au mégaphone ou la vue, du haut d'une statue, d'une place envahie par une foule dense, fait naître. Mais on verra aussi les expressions rendues graves par la détermination et le poids du collectif dans lequel chaque individu se fond.

Aujourd'hui le risque est grand que l'héritage de 68 passe dans le domaine du folklore. Les luttes sociales étudiantes ont d'autres bastions. La Sorbonne, dressée sur des pavés bien rangés, offre le spectacle aux touristes et aux derniers étudiants qui y travaillent, des murs plus blancs que le Sacré-Cœur. Des vigiles surveillent les entrées, en bons chiens de garde de la politique d'Ordre Moral voulue par ceux qui souhaitent « en finir avec le spectre de 68 ». Ces derniers ont fait disparaître la suie laissée sur les murs, jusqu'au dernier mégot de Gitane autrefois consommé dans les doigts d'un étudiant sûrement trop occupé à vivre pour s'en soucier.

Second prologue par Jacques Guilhaumou

Un témoin de mai 1968 à Nanterre, Françoise Schmidt, dit dans un témoignage disponible sur le Web : « J'ai surtout gardé de cette période des sensations. Souvenirs olfactifs : l'odeur très particulière qui régnait dans les couloirs et les amphis de Nanterre, mélange de tabac froid, de shit, de peinture et de sueur ; l'odeur des gaz pendant les manifs...

Souvenirs tactiles : le froid piquant à attendre le train sur le quai de la gare Nanterre-La Folie, la chaleur du seul troquet du coin, surpeuplé, plein d'étudiants et de travailleurs immigrés. Souvenirs visuels : la boue du campus encore inachevé, la masse des étudiants de Droit (et de droite !) essayant *manu militari* de nous empêcher d'entrer sur ledit campus. Et souvenirs auditifs : pour n'en citer qu'un seul, la voix de mon cher Cohn-Bendit surmontant le brouhaha d'une AG... ».

Plus d'un témoin de mai 68 a souligné la multitude des sensations conservées de cette période dans sa mémoire. Pour ma part j'ai plutôt gardé en tête les gestes, et surtout les sonorités de mai 68 hors de Nanterre – le bruit des voix des manifestants sur les boulevards que je conserverai de longues années, immédiatement ravivé par toute nouvelle manifestation, la voix puissante et goguenarde de Cohn-Bendit dans les assemblées générales, la résonance des voix dans une cour de la Sorbonne bien étroite, les pas des CRS dans les rues du Quartier Latin, les discussions des grévistes en piquets de grève devant les locaux SNCF et Electricité de France autour de la gare Saint-Lazare –, toutes ces sensations demeurent bien présentes dans ma mémoire.

Avec Françoise Schmidt, le moment de rupture est vécu à travers la description d'une multiplicité de formes, d'agencements, de choses sensibles à distance de toute idéologie. C'est une manière de poser, en tant que femme, une différence que l'événement mai 68 n'a jamais pensée.

Comment peut se penser alors ma présence dans l'événement en tant qu'étudiant de première année, et dès lors peu au fait de la vie universitaire ? Et comment déployer une histoire personnelle de mai 68 dont j'ai retenu dans ma mémoire des minutes décisives, mais seulement des moments ? Il me fallait la volonté de le faire, et il m'a fallu un très long temps de réflexion pour y parvenir. D'autant que j'ai été soumis, dès le premier moment de l'écriture de ces mémoires, à plusieurs paradoxes.

D'abord, je voulais me convaincre que la narration d'un événement doit être visibilisée dans tous ses possibles pour que cet événement soit compréhensible de moi-même et des autres. Ce qui suppose un certain achèvement de l'événement, et donc la résolution de la question quelque peu lancinante de la fin sans cesse annoncée de mai 68, et de ses effets novateurs. Un achèvement à vrai dire jusque dans le concept, avec sa langue propre, au risque de lui donner une place plutôt lourde dans l'expression et le style, j'en suis conscient.

À ce propos, Hannah Arendt considère que l'acteur-leader seul – ici les acteurs du mouvement de mai 68 rendus visibles par les médias de l'époque – ne dit pas grand-chose sur le récit de l'événement du point de vue de la mémoire créatrice de l'événement. Il convient plutôt de considérer que ce sont les spectateurs qui achèvent l'histoire, par le fait que la pensée de l'événement, saisie dans le souvenir, vient après l'acte. Non pas que la pensée et l'acte soient dissociés, mais c'est le fait même que le spectateur devienne progressivement un protagoniste de l'événement qui lui donne une capacité particulière à inscrire l'événement dans la mémoire, à en témoigner. Il s'agit alors de monter une intrigue – ce que j'essaye de faire de scène en scène dans une sorte de cartographie cognitive, surtout à partir de la deuxième partie de cet ouvrage – pour révéler un esprit de mai 68 qui se veut partageable, qui aboutit à l'engagement collectif d'une pensée.

Le paradoxe est alors souligné par Hannah Arendt – à propos du chaos qui saisit les acteurs du monde contemporain face aux événements – dans les termes suivants : « Le point central est que l'achèvement qu'assurément tout événement accompli doit avoir dans les consciences de ceux à qui il revient de raconter l'histoire et de transmettre son sens leur échappa : et sans cet achèvement de la pensée après l'acte, sans l'articulation accomplie du souvenir, il ne restait tout simplement aucune histoire qui puisse être racontée »⁴. Il s'agit alors de prendre en compte une « dialectique négative » permanente dont Adorno écrit qu'« elle réclame l'autoréflexion de pensée » – tel est le propre de cet auto-entretien –, et que « ceci implique manifestement que, pour être vrai du moins aujourd'hui, ce penser doit aussi être pensé contre soi-même »⁵.

Exercice difficile par le fait de côtoyer en permanence, dans le sentiment de ce que j'écris et surtout « en regard de l'absolument et indissolublement individué qu'on peut espérer »⁶, l'authentique et l'inauthentique, l'évidence du vrai et l'apparence du faux, la plénitude du bonheur de vivre l'instant et l'attente d'une promesse de bonheur que le monde me refusera après 68. Le tout pour finir sur une insistance quasi-obsessionnelle sur la pure immédiateté, l'immanence absolue de

⁴ Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Gallimard, Idées, 1972, p. 15, et le commentaire de Julia Kristeva in *Le génie féminin : Hanna Arendt*, Paris, Fayard, 1999, p. 125. Voir aussi Laure Adler, *Dans les pas de Hannah Arendt*, Paris, Gallimard, 2005, pour resituer sa présente réflexion sur la capacité humaine à penser, vouloir et juger dans son parcours intellectuel.

⁵ Theodor W. Adorno, *Dialectique négative*, Paris, Payot, 1978, p. 286.

⁶ *Id.* p. 292.

l'événement au risque de sa fétichisation. À vrai dire, c'est ma position initiale de spectateur, peu de chose donc, voire presque rien, qui m'aide dans une telle ambition de rendre compte du tout de l'événement de mai 68. Notre désir le plus profond, notre demande auprès de ceux qui légitiment les discours, et dont je ne suis pas, se trouvent formulés dans un des graffitis de 68 à Nanterre : « *Un rien peut être un tout, il faut savoir le voir et parfois s'en contenter* ».